

Se voiler la face, ou se la masquer dans l'espace public ?

Depuis 5 ans, nous sommes en guerre...

Jusqu'à présent, c'était contre le terrorisme islamiste, on ne peut plus localisable et douloureusement perceptible dès qu'il se manifestait, en règle par paroxysmes explosifs si difficiles à anticiper en termes d'espace et de temps. La liberté de circuler, conforme au droit d'aller et de venir dans l'espace public, restait entière malgré l'état d'urgence instauré. La préservation de la sécurité et de l'ordre dans ce même espace impliquaient et imposaient de circuler à visage découvert pour rester identifiable, sous peine d'amende en cas d'infraction avérée.

Depuis peu, voici un nouvel ennemi public. Autant le premier ne laissait planer aucun doute sur son existence et sa toxicité dès qu'il s'exprimait, autant celui-ci reste évanescent et volatil, laissant du coup libre cours aux « infox » les plus délirantes, tant il est invisible, impalpable, et aussi diffus, incolore, inodore et insipide que l'air que nous respirons. Autant le premier semait d'emblée la terreur, mais sans empêcher de se rapprocher pour se serrer les coudes dans tous les sens du terme en défilant tous ensemble pour se rasséréner et pour bien montrer qu'il ne nous séparerait pas les uns des autres, autant le second non seulement tarde à faire vraiment peur tant il est insidieux, mais voilà qu'il nous empêche, au moment même où nous éprouvons le besoin de faire corps pour l'affronter sans paniquer, de nous toucher, de nous embrasser, et même de nous regarder vraiment en face pour nous parler. En effet, les gouttelettes de salive que nous émettons en discutant lui servent de vecteur, et désormais, c'est en étant non pas à visage découvert mais masqués, voire encagoulés pour soigner, qu'on préserve au mieux la sécurité de tous en barrant la transmission de cet agresseur qui peut nous ôter la vie à travers le souffle non pas d'une explosion mais de l'air inhalé et infesté par ces postillons truffés de germes.

Plus que jamais donc, nous sommes en guerre. Pour en prendre conscience collectivement, il s'agissait jusque-là de ne pas se voiler la face. Désormais, c'est en se la masquant que se fait ensemble le processus d'appropriation de cette vérité. Le temps ne serait-il pas venu pour nous de mieux faire la différence entre une figure et un visage ? Après Emmanuel Levinas qui nous y invite depuis un bon demi-siècle, ces deux vagues successives d'assaillants vont peut-être nous conduire à mieux faire la distinction entre la totalité d'une figure et l'infini que reflète un visage : de la première, on peut faire le tour en recueillant exhaustivement l'ensemble de ses caractéristiques (couleur et forme des yeux, du nez, de la bouche et des cheveux, etc.) ou en fixant son image pour en

déterminer l'identité comme pièce à conviction ; face au second, pas question de dévisager, de cadrer ou d'objectiver des traits, c'est un regard qu'il faut croiser voire soutenir, c'est à la nudité d'une expression venue d'ailleurs qu'il faut s'affronter, c'est à un appel qu'il faut répondre, c'est avec quelqu'un d'autre qu'on devra envisager de se recueillir. Si donc les circonstances nous font perdre la possibilité de nous figurer l'ennemi, d'en mesurer la configuration avec nos simples sens non amplifiés par la technique, si les directives qui s'empilent nous privent des repères matériels qui d'ordinaire nous permettent de nous reconnaître par simple identification, tout n'est pas perdu pour autant : à nous d'exploiter au mieux les supports immatériels et les outils de reconnaissance déjà disponibles, d'ouvrir avec la créativité de nos enfants tellement plus à l'aise que nous en informatique des voies neuves de communication virtuelle, de faire preuve de présence d'esprit pour offrir le présent de notre présence et pour présenter à la vue de tous le visage des isolés par nécessité sanitaire.

Présenter, ou représenter ? Et nous voilà renvoyés aux cultures qui traditionnellement ne représentent pas le visage, aux arts qui s'en tiennent aux arabesques, aux mœurs fondant sur le sexe une séparation entre les visages qui peuvent être exposés en public et ceux qui doivent y rester voilés, ou encore aux prophètes qui fustigent le peuple idolâtre — où l'on confond la figurine fabriquée avec la face incréée de Dieu — en recourant à la métaphore de l'adultère : occasion de prendre conscience ou de se souvenir que spiritualité rime avec sexualité, que l'acte de chair cohabite avec la rencontre des esprits — des grands esprits ? — depuis la nuit des temps...

Mais revenons à nos réalités du jour, vues au travers du prisme du temps : voici cinq ans, nous avons en moins d'une semaine pris acte du danger et spontanément choisi d'investir massivement l'espace public pour exprimer notre détermination à lui faire face. Aux jours d'aujourd'hui, plusieurs semaines, voire plus, semblent nécessaires pour consentir en masse à l'obligation de déserrer l'espace public et pour manifester notre sens civique en nous calfeutrant chacun chez soi. Jusqu'à fin 2019, nos vies étaient entièrement structurées par des programmes millimétrés et des projets chronométrés. Et voici que tout est déprogrammé. Et voilà que l'incertitude quant à l'avenir menace de caducité tout nouveau projet. Comment anticiper et se projeter, bref, garder confiance et espérer dans ces conditions inédites ?

Avec ces deux menaces, celle de l'explosion de boulons, qui maintenant se double de l'implosion de virions, nous voici face à une efflorescence d'injonctions paradoxales, qui sont à la pratique ce que les contradictions sont à la logique : s'ouvrir aux autres en se repliant sur soi ; se mobiliser pour la santé publique en s'immobilisant au domicile privé ; se dévoiler pour être mieux identifiables, tout en se masquant pour être moins contaminants dans l'espace commun ; bien ériger

les barrières des gestes régissant désormais nos relations mutuelles, mais sans fermer nos frontières, nos barrières avec les nations voisines. N'y a-t-il pas là de quoi perdre la raison, autrement dit de quoi céder à la *pan-ique*, étymologiquement à la peur suscitée par la soudaine et terrifiante apparition de Pan ?

Pan ! Outre l'onomatopée qui fait sursauter, ce nom renvoie à tout et à tous, et au dieu grec des bergers d'Arcadie, mi-homme mi-bouc, flûtiste virtuose : nos oreilles nous incitent à l'approcher, et notre nez à le fuir. Comme quoi les injonctions paradoxales ne datent pas d'aujourd'hui, ni n'empruntent les seuls canaux de la raison. Et pourquoi cette terreur ? La mythologie propose des explications passant aussi par la vue, et d'autres par l'ouïe, mêlant encore plus ce qui en lui révoltait et attirait à la fois. D'une part en effet sa laideur repoussante aurait déclenché l'hilarité de tous les dieux de l'Olympe, ce qui en dit long sur l'ambiguïté des éclats de rire qui masquent parfois nos peurs face aux faciès grimaçants, sur la diversité des sens que peut revêtir le port d'un voile et sur la multiplicité des motifs qui peuvent conduire à s'en couvrir la face. Et d'autre part Furetière rapporte dans son dictionnaire éponyme qu'en connivence avec l'un des capitaines de Bacchus, Pan avait contribué à « mettre en déroute les ennemis par le moyen du grand bruit qu'il fit faire à ses soldats qui combattaient dans une vallée, où il avait observé qu'il y avait plusieurs échos, ce qui fit croire qu'ils étaient en bien plus grand nombre, de sorte que les ennemis s'enfuirent sans combattre¹ ». D'où le nom de *terreurs paniques* pour désigner les frayeurs mal fondées, dont se repaissent les *fake news* en alimentant la rumeur.

Au XVI^e siècle apparaît la *commedia dell'arte*, genre théâtral où les acteurs masqués déploient leur créativité et expriment leur vitalité en improvisant sur scène à la joie de tous. Dans son sillage et dans le même esprit, des danses folkloriques venues de Bergame seront à la mode tout au long du XVIII^e siècle. Toujours dans la même veine, un divertissement intitulé *Masques et bergamasques* est créé le 1^{er} mars 1919 à l'Opéra-comique, sur un livret de René Fauchois, avec une musique de scène de Gabriel Fauré dont est issue sa suite d'orchestre *opus 112*. Et voilà qu'un siècle plus tard, à une année près, Bergame se trouve à l'épicentre d'une épidémie où la danse vire au macabre. Les masques perdurent, mais la joie n'y est plus. Les cercueils s'empilent sans que celles et ceux qui y ont été déposés aient toujours pu bénéficier — contraintes épidémiques obligent — de l'accompagnement que l'*ars moriendi* avait jadis mis au point pour adoucir la peine de la séparation. Et ce sont ces mêmes lombards qui du fond de leur épreuve nous montrent l'exemple en inventant mille manières de dire merci — donc de manifester sa reconnaissance et de se reconnaître

¹ Cet extrait est cité par Alain Rey dans le *Dictionnaire historique de la langue française* qu'il a dirigé, à l'entrée « panique », p. 2546, tome 2, paru aux éditions Dictionnaires Le Robert, Paris, 2000.

mutuellement — et de nouveaux modes de vivre ensemble chacun chez soi, dans une sorte de communion laïque qui peut se passer de la proximité des corps.

Revenons une dernière fois à ces consignes divergentes mais qui ont en commun le présumé que le danger peut venir de l'autre qu'on croise, totalement à rebours de ce qu'est censée sous-tendre la fraternité laïque de notre devise républicaine. Version actualisée du « *homo homini lupus* » repris par Thomas Hobbes dans son *Leviathan* ? Résurgence du mot sartrien selon lequel « l'enfer, c'est les autres » ? Non, l'heure est en vérité plus que jamais à l'hospitalité. Sans naïveté ni angélisme : il y a la face claire et découverte de l'hôte qui donne en recevant, et la face sombre et cachée de l'hôte qui peut s'avérer hostile et dangereux, parfois même sans le vouloir ni le savoir quand il est porteur sain. Le risque est désormais à la fois partout et nulle part, pouvant surgir du dehors comme du dedans : prise de conscience on ne peut plus anxiogène et déstabilisante, mais qui ne saurait nous dédouaner d'une autre prise de conscience en forme d'impératif, celui d'être plus solidaire que jamais, à la mesure des précarités et des isolements qu'induit cette crise inédite par son ampleur et ses impacts.

Comment dès lors se lier et se relier quand l'urgence sanitaire commande de s'isoler ? Comment faire religion quand les obsèques doivent se faire à huis-clos ? Comment faire son deuil quand la plus stricte intimité parfois souhaitée lorsque le mort était trop célèbre devient absolument obligatoire et stricte au point d'avoir désormais à être enseveli ou incinéré quasiment seul ? Etre incité à se présenter aux urnes des mairies tout en étant sommé de fuir celles des crématoriums : même s'il y a de quoi s'interroger sur la cohérence des décisions prises, la tension éthique induite par ces impératifs contradictoires se retrouve et s'éprouve dans cette opposition frontale entre la dynamique sécuritaire qui commande de se séparer, et l'élan solidaire qui pousse à se rapprocher.

Se rapprocher physiquement et corporellement du moins. Dès lors, pour celles et ceux qui voudraient encore et toujours réduire nos êtres à leur seule dimension matérielle, on ne voit pas trop comment sortir de l'impasse. Mais pour celles et ceux qui élargissent leur vision anthropologique et leur hospitalité à la part immatérielle de l'humain, l'espoir demeure, avec cette conviction : la distanciation sanitaire des corps n'est pas irrémédiable, la séparation entre recueil et recueillement n'empêche ni fraternité républicaine ni communion laïque, il y a vraiment moyen de rester proches sans risque de se contaminer. Si cette proximité exclut le toucher, elle n'empêche pas le tact, et elle continue à passer par la vue et par l'ouïe, que ce soit en respectant une distance minimale entre les corps ou en passant par la médiation d'écrans informatiques, de câbles téléphoniques ou d'ondes en tout genre, efficaces et bienvenues quel que soit alors l'écart qui sépare ces mêmes corps.

Nous sommes en guerre ! Sans aucun doute, si ce mot d'ordre est motivé par la *mobilisation* urgente, générale et indispensable de toutes les bonnes volontés contre un ennemi commun qui a la particularité d'avoir une cuirasse sensible à l'alcool, au savon et aux détergents. Sans doute pas, si l'étendard brandi avec ce slogan sert à masquer des motifs inavouables publiquement : ceux que Corine Pelluchon² prend soin de dévoiler et de dénoncer en nous rappelant qu'il ne faut pas confondre l'état d'urgence avec l'état d'exception. Les contraintes imposées au nom de l'épidémie, loin de la mettre sous cloche, doivent être l'occasion de réinventer notre démocratie. Et les restrictions de liberté justifiées par des raisons sanitaires ne sauraient être l'alibi d'un surcroît d'injustice, en particulier à l'égard des plus fragiles d'entre nous. Entre compagnon d'armes blessé suppliant qu'on l'achève sur un champ de bataille et senior infecté appelant à l'aide sous un champ stérile, on n'est pas sur le même théâtre des opérations !

Nous sommes en guerre : peut-être, mais pas en guerre civile. Contre un virus, et pas contre des personnes cette fois-ci ; pas sans elles non plus. On a vu les motifs de tension qui ne sauraient devenir des zones de conflit, et que la mise en place de « cellules éthiques de soutien » préconisées dans un avis récent du CCNE publié en réponse à une saisine de ministre de la santé devrait contribuer à apaiser, ou à reporter en aval de la crise, quand il s'agira d'en tirer ensemble des leçons. En particulier s'agissant du manque de masques dont souffrent encore bien des acteurs sur le front, que ce soit dans le monde du soin institutionnel, ou parmi celles et ceux qui à leur manière prennent aussi soin de l'ensemble des citoyens que nous sommes en continuant de fidèlement pourvoir à leurs besoins de base, alimentaires, énergétiques, financiers, administratifs et autres.

Masque attendu, masque dont l'un des ancêtres est la *persona*, ce porte-voix des acteurs du théâtre antique, à l'origine de ce qui est devenu la personne. Une personne que cette nouvelle crise fragilise, et qu'il convient de préserver des dommages collatéraux d'une guerre qui ne fait que commencer. Une personne présente derrière chaque masque porté quand il y en a : autrement dit un visage, de soignant ou de soigné, à considérer avec une attention d'autant plus attentionnée qu'il est devenu quasiment invisible pour raisons de santé publique. Mais il reste audible, et capable d'entendre, donc de recevoir les paroles apaisantes et consolatrices auxquelles tout humain peut prétendre, *a fortiori* quand la mort est au bout du chemin.

² Voir le texte de Corine Pelluchon intitulé « Etats d'urgence, états d'exception : quelles justices, par temps de crises et de catastrophes ? », paru dans *Approches*, n° 149, avril 2012, p. 55-68.